



HAL
open science

Les médiateurs de rue face aux "parlers jeunes" / des exemples de "parlers jeunes"

Isabelle Léglise

► **To cite this version:**

Isabelle Léglise. Les médiateurs de rue face aux "parlers jeunes" / des exemples de "parlers jeunes". Dominique Caubet, Thierry Bulot, Jacqueline Billiez, Isabelle Léglise, Catherine Miller. Parlers jeunes ici et là-bas : pratiques et représentations, L'Harmattan, pp.221-246, 2004, Espaces Discursifs. hal-00232638

HAL Id: hal-00232638

<https://hal.science/hal-00232638>

Submitted on 1 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Léglise I., 2004, in Caubet D. et al., Parlers jeunes ici et là-bas, pratiques et représentations, L'harmattan, 221-246.

LES MEDIATEURS DE RUE FACE AUX 'PARLERS JEUNES' / DES EXEMPLES DE 'PARLERS JEUNES'¹

Si des travaux lexicographiques (entre autres Pierre-Adolphe et al, 1995, Séguin et Teillard, 1996, Goudailler, 1998), et des études placées en réception, insistant sur l'incompréhension des institutions et des adultes (Dannequin, 1997) à l'égard des pratiques langagières « des jeunes », ont pu faire penser à l'unité d'un « langage » voire d'une « langue » « des jeunes », « des cités » ou encore « des banlieues² », des descriptions présentant les caractéristiques de variétés parlées dans des quartiers de Rouen, Grenoble ou Marseille (Meliani, 2000, Assef, 2002, Binisti et Gasquet-Cyrus, 2003, Trimaille, 2003, ou encore Pagnier, ici-même) permettent maintenant d'en entrevoir l'hétérogénéité. Les variétés étudiées émanent d'adolescents ou de pré-adolescents en âge d'être scolarisés et habitant en général des quartiers dits sensibles, souvent situés – mais pas uniquement – à la périphérie des grandes villes.

Toutefois, peu d'éléments sont encore connus sur la

¹ Isabelle LEGLISE, Université de Tours. Une partie des descriptions présentées ici ont été réalisées en collaboration avec Virginie Quillard.

² « Un langage constitué de plusieurs centaines de mots, expressions et formules syntaxiques, partagés en grande partie par l'ensemble des banlieues de la région parisienne et même de province » (Pierre-Adolphe et al., 1995, 3)

diffusion éventuelle de ces variétés en dehors des groupes de pairs, en particulier auprès des adultes qui y sont confrontés. De premières études se consacrent au rapport de ces adultes – formateurs, aides-éducateurs, travailleurs sociaux – à la norme (Bulot, Van Hooland (1998), Castellotti et Robillard (2001), Boutonné, (à paraître)), ou à la variété des usages (Léglise (2001), Juillard, Leclère, Masson (2002)). Mais qu'en est-il de l'avenir de ce sociolecte générationnel (Boyer, 1997) auprès des jeunes de quartiers ayant dépassé l'âge de scolarisation obligatoire et en insertion professionnelle ? Observe-t-on le maintien ou non de ces variétés chez les jeunes adultes exerçant une profession, en particulier une profession au contact avec de jeunes locuteurs ? Observe-t-on la transmission ou non de certains traits caractéristiques par ces anciens jeunes devenus jeunes parents ? Une partie des résultats obtenus lors d'une recherche-action-formation³ réalisée en 2001 auprès de médiateurs urbains nous permettra de répondre à quelques-unes de ces questions.

Dans cet article, après avoir présenté les discours tenus par une quinzaine de médiateurs sur les manières de parler de leurs jeunes usagers, nous les mettrons en parallèle avec leurs propres pratiques, lors d'entretiens avec le chercheur et dans diverses situations (dans le groupe de pairs, notamment lors de réunions de travail dans le cadre de la médiation, ou lors de pauses café, au cours de leur formation). Une description d'aspects syntaxiques et suprasegmentaux sera proposée. Puis, nous analyserons les discours que tiennent les médiateurs à propos des phénomènes de variation dans les manières de parler des jeunes tout en confrontant ces mêmes phénomènes à leurs

³ en collaboration avec l'Institut de Travail Social de Tours et une association chargée de médiation urbaine. Pour plus d'éléments méthodologiques sur cette recherche, cf. Léglise (2001).

propres pratiques langagières saisies au travers de plusieurs situations de communications.

1. Les médiateurs urbains et « les jeunes »

Pour tout travailleur social, la langue est un outil de travail ; pour les médiateurs urbains, amenés à gérer un certain nombre de conflits de voisinage touchant en particulier de jeunes populations, elle l'est a fortiori. Si comprendre ces parlers jeunes paraît crucial pour les médiateurs, les pratiquer soi-même ou s'en distancier sont des questions vives et non résolues.

Les médiateurs sont en effet dans un entre-deux particulièrement intéressant puisqu'ils sont eux-mêmes issus de quartiers, qu'ils ne sont éloignés des jeunes en âge d'être scolarisés que de quelques années⁴ et qu'ils sont en pleine insertion professionnelle, chargés d'une mission de médiation auprès d'une large population elle-même constituée de jeunes et de moins jeunes habitants. Lors d'entretiens où il était question de variation linguistique⁵, cet entre-deux est décelable dans un jeu énonciatif complexe pour se distancier et en même temps s'identifier 'aux jeunes' : d'un côté les médiateurs se sentent jeunes, n'hésitent pas à expliciter parfois '*nous, les jeunes*' mais de l'autre, ils doivent se distancier de leurs usagers par leur fonction et reviennent souvent sur leur comportement langagier '*en tant que médiateurs*', '*en tant que professionnels*'.

⁴ Une quinzaine d'année pour le plus âgé d'entre eux.

⁵ Avec des questions comme « Avez-vous l'impression de parler de la même façon au travail et en dehors ? Est-ce que la manière de parler de vos usagers vous donne des indications sur eux ? Etes-vous surpris par la manière dont parlent vos usagers et les plus jeunes en particulier ? Est-ce qu'il y a des différences dans leur façon de parler ? en fonction de quoi ? etc.

Lorsque les médiateurs évoquent leurs jeunes usagers, ils les catégorisent systématiquement comme « les jeunes » au pluriel, sans qualificatif. 90% des occurrences de *jeunes* apparaissent en effet sans spécification, comme un pluriel collectif - défini ou indéfini - et fonctionnent comme des renvois à la catégorie générale permettant des généralisations :

ils parlent pas les jeunes, ils font que s'insulter
avec les jeunes ben moi j'adapte mon discours
les jeunes plus ils sont jeunes plus ils s'insultent
ils se la jouent racaille les jeunes, avec leur bouche, ils font beaucoup mais c'est que des flipettes

Par ailleurs, 60% des occurrences de *jeunes* apparaissent en position objet ou post-prépositionnelle. Ils apparaissent donc dans le discours des médiateurs comme les patients ou bénéficiaires de procès qui leur sont appliqués : *parler avec, discuter avec, faire pour, se sacrifier pour, avoir des a priori sur, voir, voir passer* etc.

en contact direct avec euh **avec LES JEUNES** ouais je bossais **avec LES JEUNES** - ben moi **j'adapte mon discours** des personnes donc **avec LES JEUNES** t'as un **discours à avoir on a discuté avec LES JEUNES** donc on leur a dit " écoutez on a attendu **on a discuté avec LES JEUNES** on a essayé de **même avec LES JEUNES je me permettrai pas** de dire euh des les grands ont **fait des choses pour LES JEUNES** je parle **pour LES JEUNES** c'est pour ça que je dis " leur les parents ils **se retrouvent pour LES JEUNES** bon tu as ont **des a priori sur LES JEUNES** quoi **les arabes en général** ils viennent et puis ils **voient DES JEUNES** parler euh

On observe de rares exceptions où une spécification est introduite sous forme de complément du nom qui apparaissent alors comme des synonymes de *jeunes* tout court : les jeunes sont qualifiés de *maintenant, de quartier,*

ou suivi de l'adjectif *maghrébins*⁶. Des partitions sont parfois réalisées grâce aux structures d'extraction *il y a des ... qui, une bande de..., certains, quelques et beaucoup de* :

personnes âgées qui voient passer une bande de JEUNES sont sacrifiés pour que les JEUNES de maintenant puissent habillé en Lacoste stéréotypé sur des JEUNES de quartier maintenant avec certains JEUNES je discute super bien quoi as quelques JEUNES de 14 - 15 ans bon dès que tu les vois il y a des JEUNES qui sont pas qui parlent bien qui sont dépend parce que bon il y a des JEUNES - enfin je sais pas c'est à dire des JEUNES qui font des conneries veux dire il y a des JEUNES avec qui euh enfin des frères

Le passage au singulier permet également l'introduction d'une spécification, en général d'âge, tout en restant à un niveau de généralisation :

et un petit JEUNE de huit neuf ans il va sortir des injures que un petit JEUNE de 12 ans parle comme ça à son frère

Lorsqu'ils sont sujets de procès, les jeunes sont présentés par les médiateurs comme des êtres de parole et de sentiments : ils *parlent, parlent bien, parlent mal, s'expriment, s'insultent, aiment, ont envie, ont des valeurs, valorisent* mais *ne travaillent pas* (et donc, se couchent tard et font du bruit)...

les les les JEUNES de quartier ils aiment bien regarder maintenant euh beaucoup de JEUNES revalorisent les parents même pas ils parlent pas les JEUNES ils font que s'insulter les JEUNES - plus ils sont jeunes et plus ils parlent mal tous tous tous les JEUNES pour euh exprimer une idée quoi quand les les JEUNES quand ils ont envie de dire " merde " on travaille pas enfin nous les JEUNES on travaille pas

Les médiateurs, qui sont très prolixes à propos de la manière de parler des jeunes sans toutefois en produire des

⁶ A noter d'ailleurs la reformulation : « il y en a qui ont des a priori sur les jeunes quoi les Arabes en général »

éléments de description, et dont on notait la propension à produire des discours et contre-discours attendus (Léglise, 2001), parlent de leurs jeunes usagers comme d'un ensemble indistinct, *les jeunes*, synonymes de *jeunes de maintenant* (opposé à *jeunes de leur époque*), de *jeunes des quartiers*. Ils insistent beaucoup sur la présence de gros mots et d'insultes (Léglise, Leroy, 2002) dans leurs échanges verbaux. Alors que la discussion portait sur les façons de parler de leurs jeunes usagers, ils ont tendance à présenter ces derniers comme patients ou bénéficiaires de procès et non comme acteurs et à ne jamais les individuer : même lorsque le singulier apparaît c'est pour permettre une généralisation.

2. Les pratiques des médiateurs urbains

Les médiateurs de rue auprès desquels j'ai mené la recherche-action sont issus des mêmes milieux sociaux que leurs usagers. Ces quinze jeunes adultes, garçons et filles, partagent les origines sociales et communautaires de la plupart des habitants des quartiers dans lesquels ils interviennent. Ils en connaissent également les difficultés : difficultés scolaires, difficultés financières pour certains, problèmes de recherche d'emploi etc. Embauchés par une association chargée de sécurité dans la ville et formés par l'Institut de Travail Social, ils sont en pleine insertion professionnelle. Confrontés à une large population, ils doivent donc se distancier du rôle de copain / voisin qu'ils avaient auparavant et qu'ils continuent d'avoir en dehors du travail. Nous avons évoqué leur difficile situation « entre-deux », mais cet entre-deux se marque-t-il linguistiquement ? Confrontés au chercheur, en situation d'entretien individuel ou collectif, ou confrontés à leurs collègues, lors de pauses-café, quels sont leurs usages ?

Une variation situationnelle se fait-elle jour ? Observe-t-on, en particulier lors des entretiens, une tension vers le standard ?

2.1. Description syntaxique de productions en situation d'entretien : un français parlé spontané très standard

S'interroger sur les possibles spécificités syntaxiques de productions langagières – en l'occurrence celles de jeunes locuteurs lorsque l'on évoque des 'parlers jeunes' et plus particulièrement ici celles de jeunes adultes en contact avec ces derniers, les médiateurs de rue – c'est postuler l'existence d'un français de référence auquel on devra comparer les productions. Comme ces dernières sont de l'oral spontané, il s'agira ici d'adopter un français parlé spontané de référence comportant un certain nombre de structures habituelles ou ordinaires. La question du référent de comparaison n'est pas sans poser de nombreux problèmes, mais pour permettre toutefois une description, on envisagera comme référent les descriptions existantes d'un oral « de tout venant » (Blanche-Benveniste, 1990, Gadet, 1997) et l'ensemble des corpus d'oral spontané déjà analysés⁷.

Au regard donc des descriptions existantes et des corpus déjà étudiés, les productions de la quinzaine de médiateurs urbains tourangeaux en situation d'entretien paraissent tout à fait représentatives d'un oral spontané. En terme de variation syntaxique, on observe peu de phénomènes. On a pu relever quelques faits classiques de parataxe, quelques utilisations extensives de *que*, comme dans les exemples suivants :

⁷ La pratique régulière des corpus me semble en effet aiguïser le regard du linguiste sur les spécificités potentielles du corpus étudié.

*j'ai vu les flics faire des choses **que** je me suis dit putain...*

*il y a des habitants avec qui tu peux discuter super bien et d'autres **que** c'est même pas la peine quoi*

des interrogatives indirectes à la forme directe :

*je me demande **ça sert à quoi** l'école*

et l'emploi du pluriel masculin pour le féminin, avec le pronom *ils* reprenant assez systématiquement *les filles* par exemple :

*les filles **ils** savent ce qu'**ils** font*

*(il) y a euh un travail qui a été engagé et qui a permis tu vois euh ben je dirais peut-être aux filles de mieux s(e) regarder de mieux vivre ensemble avec des différences et de mieux p(eut)-êt(re) canaliser aussi une agressivité qu'**ils** avaient en **eux***

Par ailleurs, on note la présence de quelques formes soutenues, en particulier au niveau des connecteurs (comme *par conséquent*, *en la qualité de...*) glissant parfois vers l'hypercorrection, phénomène classique en situation d'entretien. Un certain nombre de reformulations, liées à la situation d'entretien, aboutissent également à un changement de style. Si on essaie de remplir les pauses pleines sans lexique exprimé, on observe à plusieurs reprises le remplacement d'un lexique familier (*connerie* dans l'exemple ci-dessous) par une autre structure plus passe-partout :

*j'aurais peur de faire une [k] euh
de déraper tout simplement*

L'étude syntaxique des productions des médiateurs montre par ailleurs un recours important à des structures dites complexes. Si on soumet le corpus à une étude lexicométrique, le relateur *que* arrive par exemple en 6^e rang de fréquence alors que dans des corpus d'entretiens

très formels⁸, il n'arrive qu'en 12^e position. Dans l'exemple suivant par exemple, on voit la proximité des *que* et l'utilisation du subjonctif :

*c'est très important **que** ça existe et **qu'il y en ait** de plus en plus*

Sur ce même plan de la complexité syntaxique, on note la présence importante de différents connecteurs : *parce que, tandis que, alors que, quand, par contre* etc., une très forte utilisation de structures négatives (*pas* apparaît en 7^e rang de fréquence, alors qu'il se situe en 20^e position dans d'autres corpus) et le recours important au contraste lors de la présentation d'oppositions comme :

*il n'y a pas que le travail **puisqu'il y a** la rue
tu as l'impression de venir de la rue quoi _ voilà **alors que** eux
ils y sont vraiment **mais** ils ont su se détacher ...*

L'étude syntaxique des productions des médiateurs va donc plutôt à l'encontre des stéréotypes existants sur les productions de jeunes adultes issus de quartiers, en particulier en ce qui concerne la gestion de la complexité syntaxique⁹. Par ailleurs, les phénomènes de reformulation aboutissant à un changement de style ainsi que les exemples d'hypercorrection laissent à penser que contrairement aux plaintes souvent évoquées d'absence de « connaissance » et de « maîtrise des niveaux de langue » chez les jeunes (Dannequin, 1997, Gadet, 2000b), les médiateurs ont conscience de ces derniers et montrent des capacités d'adaptation stylistique. On peut se demander si

⁸ De dirigeants d'entreprise face à des journalistes (Garric, Léglise, 2003, *Mots* n°72). Les différents corpus ont été traités avec le logiciel Lexico3.

⁹ On note toute une littérature concernant la pauvreté du langage « banlieue » et en particulier de faibles connaissances syntaxiques : « Une faute de syntaxe ici, un néologisme là ... » (Vandel, 1993)

ces compétences ont été développées récemment, lors de leur professionnalisation, ou si elles sont plus anciennes.

2.2. Description des plans phonique et suprasegmental de productions en situations d'entretien

S'interroger sur les spécificités segmentales ou suprasegmentales de productions pose également la question, non résolue, des standards segmentaux et suprasegmentaux auxquels on se référera. On s'appuiera ici sur quelques descriptions qui serviront de référence : essentiellement Gadet (1997) et Wachs (1997) sur les aspects phoniques en particulier pour le relâchement et Rossi (1999), Morel et Danon-Boileau (1998) sur les questions liées à l'intonation.

L'étude du plan phonique des productions de médiateurs urbains en situation d'entretien révèle la fréquence importante d'un certain nombre de phénomènes bien décrits dans la littérature sous le terme générique de relâchement (Gadet, 2000) articulatoire. On note de nombreuses chutes – dont la fréquence semble très élevée, comme dans le premier exemple suivant comportant trois élisions successives – et en particulier de chutes consonantiques à l'initiale, voire de chutes syntaxiques :

c'est jus(te) pou(r) l(e) titiller

(v)oilà

t(u) (v)ois

On note par ailleurs des absences de liaisons répétées, considérées pour certaines comme obligatoires (après *c'est*) ou facultatives mais recommandées (après *quand*, *dont*, etc.) (Grévisse, 1986). Ici, la liaison est très

fréquemment omise par tous nos locuteurs après *c'est*, ainsi qu'à l'intérieur des groupes prépositionnels (où elle est omise entre la préposition monosyllabique et son régime) :

si c'est + une affaire importante ou autre j'en parlerais – mais j(e) m'arrêteraï là quoi

Tours c'est + une petite ville

un jeune dans + un groupe eh ben c'est exactement la même chose quoi

canaliser aussi une agressivité qu'ils avaient en + eux

Après *quand* par exemple, la liaison qui assure la cohésion du groupe circonstanciel est extrêmement commune, en lecture¹⁰ comme dans un oral spontané. Ici, elle est systématiquement omise par tous nos locuteurs après *quand*, comme après le relatif *dont* ;

quand + ils sont entre eux ils s'expriment comme ça

quand + ils sont entre eux, en bande

quand + ils sont tout seuls

quand + ils sont dans la rue

une fille quand + elle est alcoolisée bien comme il faut

quand + on est dehors

c'est pas mon langage la façon dont + ils parlent

la manière dont + ils parlent ça me dégoûte

A ces absences systématiques de liaison s'ajoutent des phénomènes de hiatus, notamment après *que* :

le jeune dès que + il a pas de répondant

je vois ça que + avec la langue

Ces réalisations me semblent trahir l'adoption d'un style

¹⁰ d'après une étude de Gadet (1997), 95% des lecteurs font ce type de liaison.

oratoire où absences de liaison, hiatus et démarcations permettent l'emphase, l'insistance (insistance sur le sujet *tout*) et plus généralement l'expressivité (comme dans l'exemple suivant où, à la suite du présentatif *c'est*, une énumération sur le même schéma en *un autre X* est mise en place) :

tout + est susceptible de choquer

l'Algérie euh – [...] c'est + une autre culture un autre rythme de vie un autre cadre de vie une autre façon de penser - euh qui euh qui fait partie de moi

Par ailleurs, au niveau prosodique, on note un nombre important de ruptures d'enchaînements qui produisent le même effet démarcatoire. Ces ruptures d'enchaînements se doublent de grandes variations de l'intensité dans la prise de parole, lors des entretiens. Or, si on compare ces productions aux échanges, dans le groupe de pairs des médiateurs lors des pauses, où l'on observait nombre d'insultes « affectueuses » et de vanes (Léglise, Leroy, 2002), les phénomènes de variation d'intensité et de ruptures mélodiques y sont, à l'oreille, beaucoup plus importants. On aurait là un effet de l'adaptation des locuteurs à la situation d'interlocution, où, en situation d'entretien, les caractéristiques suprasegmentales les plus saillantes, semblant fonctionner comme marque d'appartenance au groupe ou au quartier, ne disparaissent pas mais leur intensité est de beaucoup diminuée.

L'étude des caractéristiques syntaxiques et phonético-prosodiques de productions langagières de médiateurs urbains, confirme donc plutôt l'impression évoquée par Dannequin (1997) de particularités suprasegmentales plus que de particularités syntaxiques : elle remarquait en effet que « de nombreux conflits opposant professeurs, policiers ou travailleurs sociaux et jeunes des cités portent, avant

leur expression proprement linguistique sur le contexte suprasegmental ». Ruptures d'enchaînements, absences de liaisons, variation de l'intensité peuvent en effet provoquer l'effet de « débit haché » dont l'auteur se faisait l'écho. Toutefois, on a vu que des degrés sont clairement identifiables dans ces réalisations, en fonction des situations de parole...¹¹

3. Les variables identifiées de parlars jeunes

Si l'hétérogénéité des variétés de parlars jeunes dans différentes régions n'est plus à démontrer, en revanche l'hétérogénéité à l'intérieur de la même aire géographique semble encore peu décrite. La recherche-action avec les médiateurs urbains a permis d'interroger la variation à l'intérieur même de l'agglomération tourangelle. En dehors de la variable liée à l'âge du locuteur, les discours des médiateurs font état de différences dans les manières de parler liées à la situation géographique (on ne parle pas de la même manière à Tours et à Paris, et dans tel ou tel quartier de Tours) mais également en fonction du sexe du locuteur et de sa communauté d'appartenance déclarée. Nous allons nous intéresser ici plus particulièrement à ces derniers aspects.

¹¹ La variation montre bien une intériorisation des normes, ici suprasegmentales. Il est à ce titre étonnant que des formations de sensibilisation aient été nécessaires pour un public de jeunes adultes en voie de professionnalisation : C. Dannequin (1997) rapporte que des formateurs de GRETA devaient sensibiliser les jeunes adultes qu'ils avaient en stage aux techniques de la présentation de soi « afin qu'ils abordent les entretiens d'embauche avec une intonation moins hachée en leur faisant percevoir l'effet, négatif qu'elle produisait sur un employeur éventuel » !

3.1. Des différences selon les quartiers

Les médiateurs font état de différences géographiques dans les manières de parler, à commencer d'ailleurs par l'opposition entre Tours et les parlers dans les grandes villes :

m(ais) heureusement hein comme j(e) dis heureusement on est à Tours euh Paris c'est aut(re) chose Marseille c'est aut(re) chose Lyon tout ça c'est aut(re) chose bon là on a d(e) la chance Tours c'est une p(e)tite ville tout ça

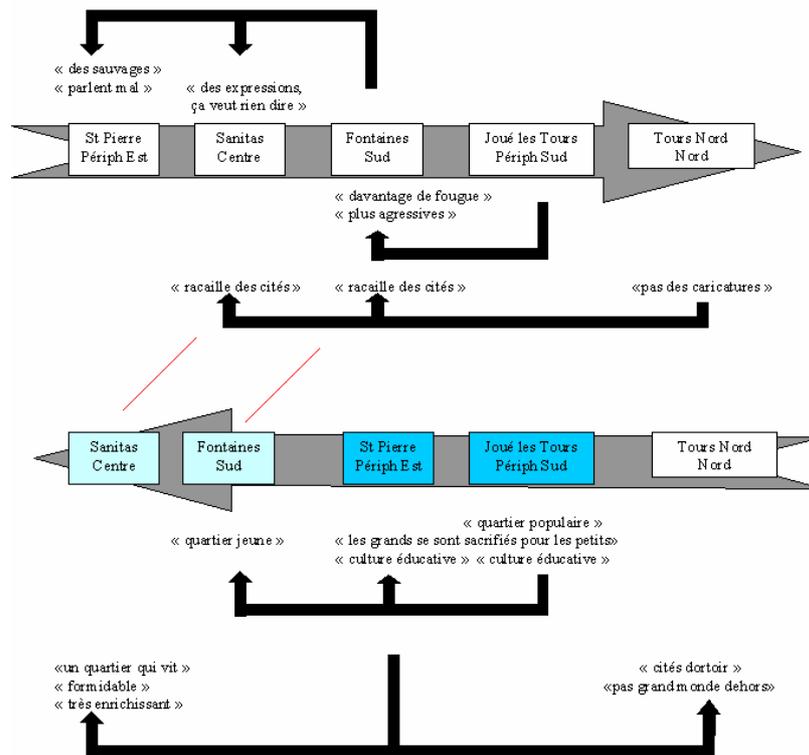
La géographie tourangelle se décline pour sa part en 21 quartiers répartis dans trois zones urbaines, Tours Sud, Tours Centre et Tours Nord¹², et une périphérie ou « agglomération de Tours » comprenant 33 quartiers (avec les villes de St Pierre-des-Corps à l'Est et Joué les Tours au Sud). Les discours des médiateurs sont empreints de références à ces quartiers : à son quartier d'origine, au quartier où l'on habite, aux quartiers où l'on travaille, que l'on côtoie... A partir des remarques éparses¹³ sur les quartiers, des catégories émiques (Mondada, 2003) propres aux locuteurs, qui recomposent l'espace urbain, ont pu être isolées. Le schéma ci-dessous figure des échelles de valeurs sur lesquelles sont disposés les différents quartiers. La première flèche, à partir des discours évaluatifs des médiateurs, représente un classement des quartiers en fonction des façons de parler : de la gauche, les quartiers où les jeunes parlent le plus mal (où habitent des *sauvages*, qui *parlent mal*, qui utilisent *des expressions qui ne veulent rien dire*) vers la droite, où les jeunes parlent le moins mal (où habitent ceux qui *ne*

¹² Tour Sud comprend en particulier le quartier des Fontaines et Tour Centre, le quartier du Sanitas.

¹³ Traces de « représentations socio-langagières de l'espace urbain » (Bulot, 1999).

sont pas des caricatures). La seconde flèche, elle, modifie quelque peu le classement en s'intéressant aux discours évaluatifs des médiateurs concernant la vie dans ces quartiers. On voit que Tours Nord, quartier populaire qui était identifié comme le lieu où l'on parle le moins mal, est le moins bien évalué eu égard à la vie qui y a court : il s'agit d'une *cité dormoir*, sans vie nocturne, où il n'y a pas grand monde dehors. En revanche, les quartiers du centre et du sud, où habite la *racaille des cités*, s'expriment avec *fougue* et *agressivité*, se voient connotés très positivement : ce sont des quartiers *jeunes*, *vivants*, *très enrichissants*...

Vie et parlars : des quartiers diversement évalués



Dans l'extrait suivant par exemple, un médiateur, oppose les façons de parler à Saint-Pierre (périphérie Est) à celles des quartiers situés au sud, à Joué les Tours et aux Fontaines :

*(il) faut savoir qu'à Tours (il) y a bon (il) y a quelques (il) y a quoi (il) y a Joué-Les-Tours (il) y a Saint-Pierre-des Corps et Saint-Pierre-des-Corps euh comment dire **la population d(e) Saint-Pierre-des-Corps** i(ls) parlent – i(ls) parlent de i(ls) j(e) sais pas **i(ls) parlent pas d(e) la même façon qu'à Joué euh** i(ls) parlent pas d(e) la même façon que que la population d(e) Joué-Les-Tours – et les plus jeunes de là-bas i(ls) ont 14 12 ou 9 ans i(ls) sont **c'est des sauvages ils parlent mais mal mais grave mais mal mal** tand(is) que **moi j(e) suis originaire des Fontaines j'habite aux Fontaines** euh – moi j(e) comprends pas que un p(e)tit jeune de 12 ans parle comme ça à son frère sa mère ou entre EUX quoi pa(r)ce que nous on n'a pas l'habitude de s(e) parler comme ça [...] j(e) pense que c'est dû tout simplement à la télé i(ls) r(e)gardent des i(ls) r(e)gardent des films l'aut(re) i(l) r(e)garde « XXX society » c'est un film bien américain ou il a regardé « ma société va craquer » ou i(l) a r(e)gardé « la haine » ça lui a fait mal à la tête t(u) as qu'à partir de là et il a v- il a vu 5 6 fois l(e) film ou il a vu « Scarface » c'est un film avec Tony avec euh avec euh Al Pacino ça lui a fait mal à la tête c(e) qui fait qua quand il est dehors et ben il essaie de de de retranscrire ça*

IL: mais aux Fontaines aussi i(ls) voient les mêmes films

*G: oui i(ls) voient les mêmes films mais **ils sont moins moins dans l(e) délire euh euh moins dans c(e) délire-là** moins euh « tiens ben moi j(e) vais m'exprimer comme ça » pour ressortir pour sortir des aut(res) en fait tout l(e) monde est en fait par rapport à **Saint-Pierre c'est spécifique c'est euh tout l(e) monde euh parle mal***

Dans l'extrait suivant, un médiateur, habitant Tours Nord, oppose les quartiers du Sanitas et des Fontaines (Centre et Sud), lieu d'habitation de la *racaille*, à son propre quartier, plus authentique :

IL : et toi il y a des façons de parler que tu supportes pas ?

G : c'est euh **en racaille des cités** quoi comme on dit [...] c'est-à-dire **un ton très accentué** « ouais qu'est ce qu'il y a là ? » ça je ne supporte pas [...] **sur Tours Nord ils parlent pas comme ça** / il y a une problématique qui est sur Tours Nord qui n'est pas la même que sur Sanitas qui n'est pas la même que sur les Fontaines

IL : qui est-ce qui parle comme ça ? donc plutôt à **Sanitas et aux Fontaines** ?

G : voilà sur Tours Nord non il y a des petites exceptions quand même mais en grande majorité euh toute façon **même moi qui suis issu de ce quartier** c'est même pas moi qui le dit c'est mes petits collègues qui sont venus du Sanitas et qui ont vu une différence flagrante quoi

IL : à Tours Nord c'est plutôt comment ?

G : c'est plus euh c'est plus euh / il y a déjà pas de **c'est pas des caricatures** je veux dire voilà c'est pas à la limite quand je vois les médias c'est euh les médias ou les guignols euh de l'info qui ben qui imagent les jeunes des cités comme ça c'est pas étonnant c'est pas étonnant et c'est vrai que ça à la limite si j'étais eux ben je dirais 'attends ben ils se foutent de notre gueule quoi' quelque part et puis euh [...] en plus **c'est se forcer** c'est ça que je comprends pas c'est se forcer je trouve ça non je trouve ça bidon [...] ce qui est marrant c'est que ceux qui parlent comme ça c'est comme on dit **des petites photocopies de mecs des cités et qui sont justement pas issus des cités** et justement ça va en se forçant c'est pareil

A l'inverse, une médiatrice compare les deux quartiers du point de vue de leur population et de la vie de quartier :

à Tours Nord à **Tours Nord** on va plus avoir **un quartier dortoir** c'est les cités dortoirs quoi c'est-à-dire que **la journée il y a pas grand monde dehors ni le soir d'ailleurs** euh on va plus avoir affaire à un public d'âge moyen c'est-à-dire adultes personnes âgées - qu'à des jeunes on va on va à leur rencontre les jeunes on sait où ils sont on sait mais ils sont vraiment peu ils sont très très peu [...] **le Sanitas c'est un quartier qui vit quoi** par rapport à Tours Nord ça a rien à voir mais alors strictement rien à voir euh un quartier qui vit il y a des vieux il

*y a des adultes il y a des plus jeunes il y a des tout petits loups
qui jouent dans les parcs euh il y a des plus grands qui sont là
en train de jouer au foot et ça parle il y a il y a de la vie [...] il
y a plein de gens dans les rues euh c'est for- ce quartier moi je
le trouve formidable - il est très très enrichissant quoi*

Les quartiers situés le plus à gauche sur le schéma correspondent aux quartiers identifiés dans la littérature comme les plus « pauvres »¹⁴ (Bigot, 1995) : 44% de la population du quartier de la Rabaterie, à St Pierre, perçoit le RMI et ce chiffre atteint 31% dans le cas du quartier du Sanitas où par ailleurs 58% de la population perçoit l'aide au logement. Ces deux quartiers présentent en outre les taux de chômage les plus hauts de l'agglomération. Le Sanitas, situé au centre de la ville, lieu reconnu de l'innovation linguistique, est également le quartier où la population étrangère est la plus importante puisqu'elle y représente 18%.

Au vu de ces caractéristiques, la position sur les schémas du quartier des Fontaines (Tours Sud) est étonnante. Ce quartier, de construction plus récente (Lussault, 1993) que les autres quartiers cités, abrite une population constituée en partie d'employés (à 21%) et de professions intermédiaires à la différence des autres quartiers qui, voient, eux, une population fortement constituée de ménages ouvriers. Or, les jeunes adolescents et pré-adolescents qui y habitent sont présentés comme des *racailles des cités*, parlant mieux, certes, que dans les quartiers plus pauvres abritant les *sauvages* (St Pierre et le Sanitas) mais constituant tout de même un autre modèle, jouant de l'exagération : *des petites photocopies de mecs des cités qui sont justement pas issus des cités* comme dit

¹⁴ Défini comme tel : dont les habitants ont des revenus inférieurs à 3040F en 1990, percevant le RMI, l'allocation pour adulte handicapé ou pour parent isolé.

l'un des médiateurs. Reconnus comme moins innovants que leurs collègues des quartiers plus défavorisés, ces locuteurs semblent toutefois enviés et imités.

S'il est clair que le terme de « parler banlieue » ne tient pas pour évoquer les variétés parlées par les jeunes en âge d'être scolarisés, il me semble qu'à Tours l'opposition « parlars urbains » / « parlars périphériques » n'a pas lieu d'être puisque d'une part un quartier du centre ville est étiqueté comme le plus innovant linguistiquement et comprenant la *racaille des cités* et que d'autre part la périphérie, comme dans d'autres villes, y a de multiples visages puisqu'elle héberge à la fois à l'Est *les sauvages*, au sud *les quartiers populaires* et au nord *les cités dortoirs*. Il est à noter que la périphérie tourangelle a également d'autres visages, en particulier des zones pavillonnaires qui ne font visiblement pas partie de l'univers géographique discursif des médiateurs.

3.2. Filles-garçons, des différences affichées : les filles, c'est différent

Pour les médiateurs, évoquer les façons de parler des jeunes, c'est évoquer, implicitement les façons de parler des garçons. Pour preuve, cet échange, qui me semble représentatif des opinions exprimées, où il semblait évident à mon interlocuteur que toute la discussion que nous venions d'avoir sur les jeunes ne concernaient que les garçons :

IL : est-ce que tu penses qu'il y a des différences dans les manières de parler des jeunes et en fonction de quoi ? [...] leur sexe ?

G : pa(r)ce que on n'a parlé que des JEUNES mais jeunes mascuLIN les filles j(e) pense pas que

IL : ah ben moi j'ai pas parlé j'ai pas dit les jeunes euh mecs

G : ouais mais j(e) sais pas t(u) as t(u) as focalisé – (en)fin j(e) sais pas c'est p(eut)-êt(re) moi aussi

Evoquer les façons de parler des filles, c'est évoquer, très explicitement cette fois, des différences : les filles s'exprimeraient mieux en français que les garçons et feraient usage de moins d'insultes, sur des thèmes différents. Ce sont ces différences déclarées, par les médiateurs comme par les médiatrices, que nous allons à présent regarder.

3.2.1. Les filles, une meilleure expression liée à la réussite scolaire

La raison invoquée pour justifier les différences entre parler des filles et parler des garçons, consiste en la meilleure réussite scolaire des filles : elles manieraient mieux le français, sauraient arriver à leurs fins par le langage, en sachant par exemple *comment tourner les questions*. De ce fait, elles auraient acquis une culture de l'école, des livres, des devoirs, qui s'opposerait à la culture de la rue, plus spécifiquement masculine. Dans les deux témoignages ci-dessous (de G2 et G3), il est à noter que ces descriptions concernent les filles d'origine maghrébine :

IL : et tu crois que maintenant i(l)s parlent de la même manière i(ls) s'expriment de la même manière ?

G2 : non non non non je n(e) pense pas je n(e) pense pas je n(e) pense pas JE n(e) pense pas j(e) pense que les filles alors euh bon entendons-nous bien parce que là j(e) veux dire je je je m(e) restreins je dirais à une communauté hein [...] dans cette communauté j(e) pense qu'aujourd'hui les filles e(lles) sont au-delà des garçons – c'(est)-à-dire qu'e(lles) ont une meilleure

expression qu(e) les garçons [...] en français pa(r)ce que les filles j(e) veut dire **réussissent davantage avec leurs études** les parents avaient misés sur les garçons au départ et euh je dirais c'est l'inverse qui se passe actuellement [...] **les filles ont une meilleure t(u) sais une meilleure EXpression verbale que les garçons**

G3 : j(e) sais pas j(e) trouve qu'aussi **les filles e(lles) jouent un rôle** c'(est)-à-dire que quand e(lles) sont chez elles e(lles) **utilisent un langage** e(lles) sont p(e)tites sainte-ni-touche e(lles) sont chez elles tranquilles « j(e) fais mes devoirs maman » - **quand e(lles) sont dehors ben c'est pas la même c'est euh à celle qui qui aura le plus de mecs à celle qui s'exprime mal celle qui aura la plus grande gueule** – chacun essaie de de de de de de ben d'empiéter sur l(e) territoire de l'autre donc voilà

IL : c'est pas pareil chez les mecs ?

G3 : ça s'exprime moins – moins cruellement – les mecs c'est plus euh « ah j(e) suis un mec j(e) suis un bonhomme » ça y est stop – (il) y a – un homme c'est plus viril qu'une fille **une fille ce s(e)ra plus dans la malice elle essaiera de d'êt(re) p(l)us vicieuse** [...] par exemp(le) une fille e(lle) posera quinze questions à la quinzième elle aura sa réponse tand(is) qu'un garçon i(l) peut poser CINQ cent questions euh il aura jamais sa réponse pa(r)ce que (il) y a certaines filles qui ont le tact ont du toucher e(lles) ont du feeling et **e(lles) savent comment tourner la question** voilà tout simplement [...] les filles on dit qu'e(lles) sont plus mûres que les garçons quand e(lles) sont plus jeunes donc à partir de là e(lles) ont eu largement plus de XXX que les garçons en général hein et à partir de là **e(lles) ont toujours été plus intéressées qu(e) les garçons à dans les éTUDES et après les études e(lles) s(e) cultivent toujours** – donc euh **un garçon ça a plus un une culture de RUE** – j(e) dis pas qu(e) c'est une mauvaise culture au conTRAIRE p(ar)ce que j(e) pense que c'est une bonne culture euh on apprend les choses de la vie euh – quand on est deHORS ...

Cette faculté leur donnerait des aisances dans un maniement de la parole non *frontal*, non *viril*, avec *malice*,

avec *vice*¹⁵. Les garçons sont présentés comme plus monolithiques, capables de moins de variation dans le langage et les apparences, plus inaptes à prendre la parole (Guénif, 2003), ils ne présenteraient qu'un langage *viril* et *direct*, alors que les filles auraient plusieurs variétés à leur disposition : l'une pour la maison, *sage* et *sainte ni touche*, l'autre pour parler avec *tact* et *feeling*, pour poser des questions, l'autre enfin, pour la rue servant à *mal parler*, à entrer en compétition avec les copines en ayant *la plus grande gueule*, en ayant *le plus de mecs*. Ces remarques vont dans le sens des conclusions générales de M.L. Moreau (1998) notant que les femmes, plus habiles en conversation que les hommes disposeraient d'un empan de variation plus large, donc, d'une plus grande adaptabilité.

3.2.2. Moins d'insultes, sur d'autres thèmes : des mots faciles

Les filles sont également présentées par les médiateurs comme moins insultantes que les garçons, selon un stéréotype identifié (Moïse, 2002, Billez, Krief, Lambert, 2003), et si elles ont recours à l'insulte, alors il s'agit d'insultes affaiblies : les mots sont moins forts, elles portent moins. Les exemples proposés « conasse, pétasse, pute » sont des catégorisations de l'interlocuteur, pas des catégorisations touchant aux parents de ce dernier (comme le seraient *filz de X*, *ta mère la salope*, *ton père l'alcoolique* etc.). De ce fait, elles font moins mal (Léglise, Leroy, 2002) et peuvent même être interprétées

¹⁵ Les médiateurs présentent également comme *vice* le fait de bien manier la langue : « il y a [...] des frères des amis à moi qui ont poussé qui ont fait de longues études [...] c'est utile des maghrébins il en faut comme ça comme ça ils arrivent à jouer sur les deux tableaux parler avec des élus c'est à dire *manier le vice* en termes politiques et euh s'adresser à la population ».

comme affectueuses.

G4 : [...] par rapport à leur sexe bon les garçons sont plus euh sont plus euh en train d(e) s'insulter que les FILLES ça c'est mon sentiment personnel

IL : tu trouves que les filles e(lles) s'insultent pas ?

G4: c'est c'est pas les mêmes mots c'est pas aussi fort – ça : tendance à p(eut)-êt(re) à d(e)venir aussi fort mais c'est plus des « conasse pétasse » des trucs comme ça des trucs par rapport euh ouais euh « pute » (en)fin c'est des mots faciles

F1 :[...] les nanas e(lles) sont plus posées les mecs c'est vraiment euh c'est l'opposé – les nanas e(lles) charrient pas sur les mères pas du tout euh c'est vraiment euh l'opposé euh

3.2.3. Mais il y a des filles qui...

Tous ces traits sont évoqués comme des généralités de différences garçons-filles. Toutefois, des exceptions sont notées pour les filles se risquant aux vraies insultes, aux insultes de garçons comme « fils de pute, enculé etc. ». Ces exceptions, chez les médiateurs, n'ont pas de nom, elles correspondent sans doute aux « ratonnes » grenobloises (Billiez, Krief, Lambert, 2003), ce sont *les filles qui...* Elles sont affublées d'adjectifs, *grossières, vulgaires, sales*, et y perdent même leur *féminité*. Les insultes dans leur bouche sont évaluées plus négativement que chez les garçons où cela semble être envisagé comme la norme, elles y sont plus *laidés*, plus *affreuses*.

G3 : j(e) dis pas (il) y a des filles qui (il) y a des filles e(lles) sont grossières et vulgaires - comme on dit des euh on peut pas dire que on peut pas dire que quelqu'un est grossier euh – on peut pas assimiler grossier et vulgaire ben (il) y a des filles e(lles) sont euh vulgaires

F2 : des fois il y a des filles qui sont aussi vulgaires / les insultes c'est peut-être pas bien mais ça passe mieux dans la bouche d'un garçon que d'une fille

G5 : je trouve ça encore plus laid même dans la bouche d'une fille qui va dire des gros mots 'fils de pute, enculé, tatata' c'est affreux c'est A FFREUX quoi ça perd de à la limite en tant que je sais pas moi pour une gente féminine ça perd pourtant je sais pas moi il y a des belles gamines qui sont jolies mais à la limite elles perdent tout par rapport à un langage comme ça quoi

G4 : (en)fin moi je si ça sort du du d'une bouche d'une fille euh « nique ta mère » des trucs comme ça ça sort mais c'est c'est mal perçu ça fait c'est vraiment SALE

3.3. Des différences en fonction des communautés d'appartenance / de référence ?

Une dernière différence évoquée dans les façons de parler des jeunes concerne l'appartenance des locuteurs à une communauté culturelle d'origine ou de référence. Mais on observe des discours contrastés sur le rôle de cette appartenance. Certains médiateurs l'évoquent comme source de différences dans les façons de parler : il y aurait d'un côté les *Français de souche française* ou *Français-français*, de l'autre les *Français d'origine maghrébine* – indistinctement *maghrébins* ou *arabes* – de l'autre enfin, les *Portugais*¹⁶. Et lorsqu'ils évoquent les comportements

¹⁶ Il s'agit effectivement des communautés les plus représentées bien qu'on observe dans les discours une focalisation sur la communauté d'origine maghrébine. Lors d'une enquête en Indre et Loire, en 1997, si 31% des étrangers viennent du Maghreb, 55% sont des Européens (Portugais, Espagnols, Italiens etc.) et 8% viennent

des jeunes, nombre de médiateurs spécifient à quelle communauté ils se réfèrent. L'identité communautaire semble revendiquée par un certain nombre de traits présentés comme linguistiques : bien/mal parler français, hausser le ton etc.

*G1 : alors euh bon entendons-nous bien parce que là j(e) veux dire je je **je m(e) restreins je dirais à une communauté** hein pour que j(e) puisse avoir un truc plus gloBAL j(e) pense que*

IL : en tout cas dans cette communauté-là

*G1 : **dans cette communauté** j(e) pense qu'aujourd'hui les filles e(lles) sont au-delà des garçons – c'(est)-à-dire qu'e(lles) ont une meilleure expression qu(e) les garçons*

G2 : j(e) pense que par rapport au respect euh – le le le le français d'origine maghrébine euh par rapport au respect j(e) disais i(l) respectera – plus j(e) pense ses parents – qu'un français de de souche française p(ar)ce que pour (te) donner un exemp(le) euh j'ai jamais vu un fran- un français d'origine maghrébine lever sa main sur ses parents – tandis que un français de souche française j'en ai d(è)jà vu à maintes et maintes reprises euh l(e)ver leur main sur euh leurs parents

IL : et au niveau verbal ?

*G2 : au niveau verbal euh c'est la même – je : **on n'a pas l'habitude de de hausser l(e) ton sur nos parents** – qu'i(ls) ont tort ou raison - on baisse la tête p(u)is c'est tout si on doit manger un coup on mange un coup mais*

*F1 [...] euh **les races ouais** – ça joue beaucoup ouais ouais – ça joue même énormément j(e) pense hein – entre euh entre entre on va dire **entre arabes** i(ls) aiment se charrier*

D'autres médiateurs, en revanche, insistent eux, sur la similitude des façons de parler en fonction des communautés de référence : français, maghrébins,

d'Afrique ou d'Asie.

portugais, voire chinois parlent de la même manière s'ils ont grandi dans la même cité. L'appartenance au quartier semble primer dans ces discours.

*M : ouais où j(e) vis (il) y a beaucoup de de **maghrébins** – ouais donc (il) y a des fran- moi des **français** (il) y en a pas mal qu(i) ont cré- qu(i) ont vécu dans l(e) quartier **i(ls) s(e) charrient entre eux avec les maghrébins***

IL : i(ls) parlent pareil

*M : ouais i(ls) **parlent pareil i(ls) ont leur expression à eux i(ls) parlent le même français [...]** les portugais pareil*

A : l'origine culturelle ? ben non, nos parents parlaient pas comme ça

IL : toi tu connais bien la communauté portugaise, est-ce que tu penses que les petits portugais parlent comme les petits maghrébins ?

*A : ben en fait **quand ils se retrouvent dans un quartier c'est les mêmes** / c'est pas parce que c'est des arabes des portugais ou des chinois en fait c'est quand ils se retrouvent tous ensemble ils grandissent tous ensemble ils vivent tous ensemble **ils ont le même langage** quoi*

On sent là, dans les discours, une tension entre l'appartenance communautaire et l'appartenance au quartier, un conflit dans la référence à un pôle ethnique, plus global, et un pôle géographique local : le quartier.

4. Des variations dans les pratiques des médiateurs

Les corpus d'entretiens chercheur-médiateurs de rue ainsi que les échanges entre pairs saisis lors de réunions de travail ou de pauses ont été subdivisés en fonction des variables identifiées par les médiateurs et présentées dans la section précédente. On a cherché si des différences étaient notables dans les pratiques langagières des médiateurs en fonction de leur sexe, de leur appartenance à tel ou tel quartier ou à telle ou telle communauté déclarée. Ces sous-corpus¹⁷ ont été analysés de manière qualitative, manuellement, puis ont également bénéficié d'un traitement lexicométrique. Si les variables isolées ne permettent guère d'observer de différences dans les sous-corpus, en revanche, le croisement de ces variables fait apparaître d'intéressants résultats.

4.1. Les différences filles-garçons dans les pratiques en situation d'entretien

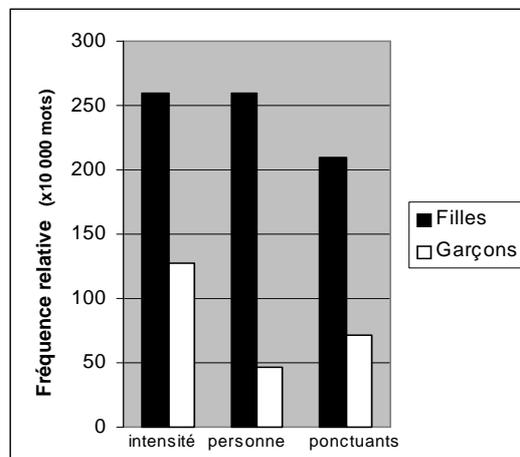
Les quelques différences observables concernant les pratiques des médiateurs et des médiatrices invitent à beaucoup de prudence dans les généralisations. On note une tendance à l'indistinction des genres à différents niveaux. Au niveau morphologique, les locutrices sont plutôt enclines à ne pas faire les accords féminins :

je suis très impulsif / je me suis remis [pas de liaison] en question

¹⁷ Ils représentent une dizaine d'heures d'enregistrement. La comparaison a été systématiquement réalisée pour dix locuteurs et vérifiée manuellement pour le reste du corpus. La taille réduite du corpus incite à la prudence et les hypothèses présentées ci-dessous devraient être vérifiées sur de plus amples corpus.

et, au niveau prosodique, certaines locutrices adoptent une voix extrêmement grave faisant penser à celle d'un homme.

Au niveau discursif, les médiatrices ont tendance à se placer sur un plan plus personnel, prenant à parti l'interlocuteur (utilisation de la deuxième personne, ponctuants faisant appel à l'interlocuteur *tu sais, tu vois*), elles emploient de nombreuses marques de l'intensité (*beaucoup, plein, très, trop, vraiment* etc.). Le schéma ci-dessous montre par exemple que les marques d'intensité ont une fréquence de 125 pour 10 000 mots chez les garçons, alors qu'elles sont employées avec une fréquence de 260 pour 10 000 chez les filles. Les proportions sont les mêmes pour les ponctuants faisant appel à l'interlocuteur. Quant aux marques de deuxième personne, elles sont six fois plus utilisées par les médiatrices que par les médiateurs.



Emplois différenciés dans les corpus masculins et féminins

Globalement, pour ces trois ensembles de marques (intensité, marques de la 2^e personne, ponctuations renvoyant à l'interlocuteur), les résultats sont très largement supérieurs chez les filles, comme l'attestent les différences dans le schéma.

Si l'engagement personnel dans les propos a pu être remarqué ailleurs en situation d'entretien ou de prise de parole en public comme une caractéristique plus particulièrement féminine de l'ordre d'un ethos – dans l'univers politique ou la sphère patronale¹⁸ ; et il est intéressant de constater que les médiatrices s'y conforment – la connivence marquée vers l'interlocutrice, dans les discours et les pratiques des médiatrices, peut toutefois également être liée, ici, au sexe de l'enquêtrice et expliquer en partie les différences entre garçons et filles.

¹⁸ Pour le discours politique : Bonnafous S. (2002) : « Y a-t-il des "ethos" de sexe dans le discours politique », communication au congrès franco-mexicain d'information et communication, Mexico, et pour le discours patronal : Garric N., Leglise I. (2002) : « La place du logiciel, du corpus, de l'analyste : l'exemple d'une analyse de discours patronal à deux voix », Actes des 2^{ème} journées de Linguistique de Corpus de Lorient, PUR.

4.2. Des pratiques en partie différenciées en fonction des communautés

En ce qui concerne la question de la communauté d'origine comme variable possible, l'étude des sous-corpus nous invite à nouveau à la plus grande prudence. Aucune spécificité n'est isolable en particulier sur les plans lexicaux et syntaxiques. En revanche, l'analyse systématique des réalisations de la liaison dans le corpus et de certains phénomènes relevant de l'accentuation amènent à poser l'hypothèse que la réalisation de la liaison – dans certains contextes – semble suivre une distinction en fonction des communautés de référence. L'étude semble en effet indiquer une répartition des locuteurs en fonction de la réalisation ou non des liaisons suivant *c'est* et *quand*. Les médiateurs se disant « français d'origine maghrébine » réalisent systématiquement un hiatus à la différence des autres médiateurs, ce qui semble définir, comme on l'a vu plus haut, un style oratoire :

c'est + une insulte quand + on dit à quelqu'un...

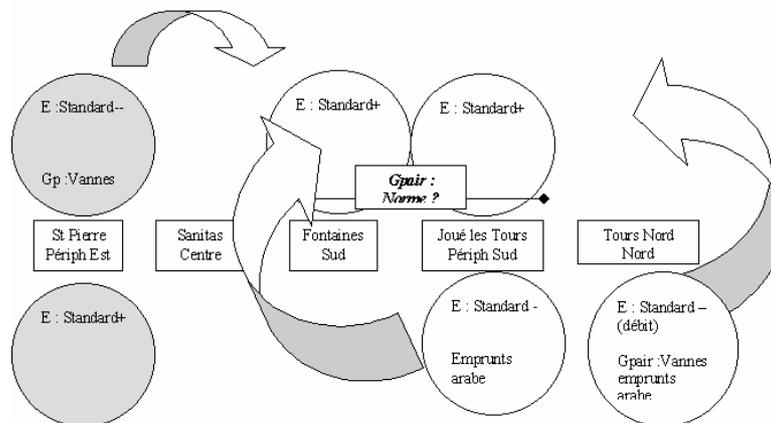
Par ailleurs, au niveau suprasegmental, on observe que les phénomènes d'accentuation relevés plus haut et les modulations de débit sont moins marqués chez ces locuteurs se rapprochant d'un oral plus standard que leurs collègues « français de souche française ».

4.3. Le croisement des variables

En croisant les différentes variables isolées par les médiateurs, on a pu caractériser très sommairement les locuteurs – en fille/garçon, de tel quartier, appartenant à telle communauté – et comparer leurs réalisations linguistiques selon ce filtre. Il ressort de l'analyse que de grandes différences traversent la classe des filles, alors même qu'elles proviennent d'un même quartier. Par exemple, à la différence des médiatrices d'origines portugaises et françaises qui se réfugient dans un français très standard, les médiatrices d'origine maghrébine adoptent en situation d'entretien un style de français assez familier comportant de relativement nombreux faits de variation syntaxique en comparaison avec le reste du corpus (en particulier, utilisation de la relative populaire, absence de féminin morphologique). Par ailleurs, elles adoptent une voix très grave que l'on croirait à l'écoute celle d'un homme, une intonation marquée, et sont, dans le groupe de pairs, très utilisatrices de vanes et d'injures. Dans leurs productions, elles mettent ainsi en avant un personnage asexué, se jouant des conventions, qui n'hésite pas à s'encanailler.

Il faut se garder de tirer des généralisations hâtives à partir des données observées ici, concernant un nombre de locuteurs restreint dans des situations interactionnelles et professionnelles particulières. Le croisement des différentes variables met toutefois en lumière certaines observations, valables pour le corpus constitué. Le schéma ci-dessous tente donc de rendre compte de ces observations pour six locuteurs. Il représente deux filles (cercles gris) et quatre garçons (cercles blancs) positionnés sur une échelle en fonction de leur quartier d'origine : St

Pierre pour les deux filles, Fontaines, Joué les Tours et Tours Nord pour les garçons. Les cercles supérieurs représentent des locuteurs se déclarant d'origine maghrébine et les cercles inférieurs ceux de « souche française ». Enfin, on a tenté d'évaluer leurs productions, lors des entretiens (E) et dans les échanges dans les groupes de pairs (Gp).



Pour les garçons, il est intéressant de constater que contrairement aux filles, les productions les plus normées (si l'on excepte les phénomènes de liaison présentés plus haut) sont réalisées par des médiateurs d'origine maghrébine. Dans le groupe de pairs, ce sont les médiateurs de souche française qui ont le plus recours à des emprunts à l'arabe. Tout à droite du schéma, par exemple, un médiateur habitant Tours Nord, quartier déconsidéré on l'a vu et situé le plus loin de l'innovation linguistique, cumule les spécificités d'adopter un français très familier en situation d'entretien – avec de nombreuses tournures populaires et un débit très caractéristique – et

d'être celui qui a le plus recours aux vanes dans le groupe de pairs, ainsi qu'à de nombreux emprunts à l'arabe alors que la situation ne semble pas le justifier. De telles pratiques sont contradictoires avec les propos tenus par ce même locuteur à propos des jeunes habitants des autres quartiers qui seraient dans l'excès, la caricature et la reproduction, ce qu'on pourrait tout à fait lui reprocher.

Une hypothèse permettant d'expliquer une telle répartition consisterait à supposer que les médiateurs d'origine maghrébine – qui se trouvent être habitants de quartiers valorisés par le groupe, innovants linguistiquement, sièges de la *racaille des cités* – sont en situation de légitimité. Représentants, dans le marché franc que constituerait le groupe de pairs, du prototype du jeune des cités et d'une contre-norme linguistique, ils n'auraient pas besoin d'en rajouter pour être légitimes dans le groupe et dans les quartiers. Toutefois, cette contre-norme me semble en tout cas partiellement, plus fantasmée que réelle, si on s'en tient à l'étude des caractéristiques linguistiques vue précédemment de locuteurs d'origine maghrébine. En revanche, certaines médiatrices d'origine maghrébine et les médiateurs français-français, peut-être plus éloignés du prototype, seraient dans l'imitation et la reproduction (ce que symbolisent les flèches, sur le schéma plus haut) : *des petites photocopies des mecs des banlieues*, copiant les attitudes les plus saillantes (emprunts, insultes, vanes, ruptures intonatives) relayées par les médias et les Guignols qu'ils citent si souvent. Cette stratégie de rapprochement¹⁹ pourrait s'interpréter en terme

¹⁹ Des travaux en Angleterre (Edwards, 1986, Hewitt, 1982), cités par Moore (1992) font état de stratégies de rapprochement pour des jeunes Anglais de souche cherchant à justifier leur adhésion et leur loyauté à des groupes de pairs essentiellement composés de jeunes issus de migrations : choix de langues identiques, développement

d'hypercorrection par rapport à une supposée contre-norme. Cherchant la connivence, leur comportement forcé les amène à en faire trop, et dans le groupe de pairs et dans les entretiens où ils font preuve d'un empan de variation moindre.

Les médiatrices françaises et d'origine portugaises, elles, semblent se situer dans un en-dehors. Peut-être trop éloignées du prototype, elles ne semblent entrer dans aucune compétition et sont extrêmement réservées dans le groupe.

Conclusion

Ces résultats montrent comment de jeunes adultes ayant dépassé l'âge de scolarisation obligatoire de quelques années et en voie de professionnalisation se représentent les variétés de parlers jeunes et comment eux-mêmes les pratiquent en partie en groupe et lors d'interactions avec le chercheur. On a vu en particulier le rôle de traits segmentaux et suprasegmentaux et la variété des usages.

Le rôle d'attracteur du prototype 'jeune des cités', le jeu complexe avec les stéréotypes circulants et l'usage ou non de formes lexicales, syntaxiques ou suprasegmentales marquées m'apparaissent en tout cas comme différents moyens mis en œuvre, par ces jeunes adultes, de se positionner sur le terrain du travail social et de la médiation urbaine et de gagner une légitimité à la fois au sein de leur groupe et surtout vis à vis du terrain.

d'une compétence minimale dans la langue d'origine des migrants etc.

Bibliographie

- ASSEF, C., 2002, *Analyse interactionnelle des échanges de vanes : une application aux quartiers dits sensibles de Marseille*, Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille I.
- BIGOT F., 1995, « Des pistes pour l'évaluation du Contrat de Ville de l'Agglomération Tourangelle », *Indicateurs de l'économie du Centre n°11*, 41-45.
- BILLIEZ J., KRIEF K., LAMBERT P., 2003, « Parlers intragroupaux de filles et de garçons : petits écarts dans les pratiques, grand-écart symbolique », *Cahiers du Français Contemporain n°8*, 163-193.
- BINISTI N., GASQUET-CYRUS M., 2003, « Les accents de Marseille », *Cahiers du Français Contemporain n°8*, 107-129.
- BOUTONNE, L., à paraître, « L'adaptation linguistique des aides-éducateurs en milieu scolaire : une difficile gestion de la norme linguistique », in Légise I. (coord), *Langage et Travail Social*, Presses François Rabelais.
- BOYER, H., 1997, « "Nouveau français", "parler jeune" ou "langue des cités" ? Remarques sur un objet linguistique médiatiquement identifié », *Langue Française, n°114*, 6-15.
- BULOT T., 1999, « La production de l'espace urbain à Rouen: mise en mots de la ville urbanisée », in Bulot T. (dir.), Tsekos N., *Langue urbaine et identité*, Paris, L'Harmattan, 39-70
- BULOT T., VAN HOOLAND M., 1997, « Représentations du "parler banlieue" à Rouen », *SKOLE Hors Série*, 121-135.
- DANNEQUIN C., 1997, « Outrances verbales ou mal de vivre chez les jeunes des cités », *Migrants-formation n°108*, 21-29.
- GADET, F., 1997, *Le français ordinaire*, Armand Colin.
- GADET, F., 2000a, « Le terme "relâchement" en sociolinguistique », *Linx n°42*, 11-20.
- GADET, F., 2000b, « Langue française, ton diaphasique fout le camp ? », in *Cahiers du CIEP*, 55-65.
- GOUDAILLER, J.-P., 2001, *Comment tu tchatches !*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- JUILLARD C., LECLERE M., MASSON A., 2002, « Une étude du français parlé en région parisienne. Hétérogénéité de pratiques langagières de jeunes et de leurs formateurs, dans le cadre d'un

- processus d'insertion. », Document DGLFLF.
- LEGLISE, I., 2001, « Diversité des formes d'oral et rapport au langage dans le travail social : l'exemple des médiateurs urbains », communication à la journée d'Etude : *Langage et Travail Social*, actes à paraître, Presses François Rabelais.
- LEGLISE, I., LEROY, M., 2002, « Insultes et joutes verbales chez les jeunes : le regard des médiateurs urbains », communication à paraître in Tauzin A. *Injures, insultes et vanes*, L'Harmattan.
- LEPOUTRE, D., 1997, *Cœur de banlieue*, Paris, Odile Jacob.
- LUSSAULT M., 1993, *Tours, images de la ville et politique urbaine*, Maison des Sciences de la ville, Université F. Rabelais.
- MELLIANI, F., 2000, *La langue du quartier*, L'Harmattan.
- MOISE, C., 2002, « Pratiques langagières des banlieues : où sont les femmes ? », *VEI Enjeux*, n°128, 46-61, Paris, CNDP.
- MONDADA, L., 2003, « Pour une catégorisation des ressources linguistiques des locuteurs », Actes du colloque de Tours 'France pays de contacts de langues', Louvain.
- MOORE, D., 1992, « Perte, maintien ou extension des langues d'origine ? », *LIDIL n°6*, 53-67.
- MOREAU M.L, BAUVOIS C., 1998, « L'accommodation comme mesure de l'insécurité linguistique. », in SINGY P. (éd.), *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé.
- MOREL M.A, DANON-BOILEAU L., 1998, *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*, Ophrys.
- PIERRE-ADOLPHE P., MAMOUD M, TZANOS G.O., 1995, *Le dico de la banlieue*, La Sirène.
- ROSSI M., 1999, *L'intonation, le système du français : description et modélisation*, Ophrys.
- SEGUIN B, TEILLARD F., 1996, *Les Céfrans parlent aux Français*, Calman-Lévy.
- TRIMAILLE C., 2003, « Variations dans les pratiques langagières d'enfants et d'adolescents dans le cadre d'activités promues par un centre culturel, et ailleurs... », *Cahiers du Français Contemporain n°8*, 131-161.
- VANDEL, P., 1993, *Le Dico français-français*, JC. Lattès.
- WACHS, S., 1997, *Le relâchement de la prononciation en français parlé en Ile-de-France*, thèse de doctorat, Université Paris X.